

# Une autre liberté

Pasteur Rudi Popp

## 2 Corinthiens 3, 3-9.17-18

*Vous êtes cette lettre du Christ, produite par notre ministère, écrite non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non pas, comme la Loi, sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs.*

*Et si nous avons une telle confiance en Dieu par le Christ, ce n'est pas à cause d'une capacité personnelle que nous pourrions nous attribuer : notre capacité vient de Dieu. Lui nous a rendus capables d'être les ministres d'une Alliance nouvelle, fondée non pas sur la lettre mais dans l'Esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit donne la vie.*

*Le ministère de la mort, celui de la Loi gravée en lettres sur des pierres, avait déjà une telle gloire que les fils d'Israël ne pouvaient pas fixer le visage de Moïse à cause de la gloire, pourtant passagère, qui rayonnait de son visage. Combien plus grande alors sera la gloire du ministère de l'Esprit ! Le ministère qui entraînait la condamnation, celui de la Loi, était déjà rayonnant de gloire ; combien plus grande sera la gloire du ministère qui fait de nous des justes ! [...]*

*Or, le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté. Et nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage, nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés en son image avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit.*

La liberté est en crise.

La liberté de posséder, d'habiter la terre au bénéfice de l'humanité nous paraissait incontestable, jusqu'au jour où la crise climatique nous a appris que notre domination sur la nature avait détruit jusque dans les fondations les équilibres écologiques.

La liberté d'être ensemble, de nous rencontrer, de célébrer et de circuler sans frontières nous paraissait évidente, jusqu'au jour où un virus nous a contraint de reconnaître la fragilité de l'autre, d'accepter que notre liberté puisse aussi trouver sa limite dans la vulnérabilité du corps social, et donc dans le respect sanitaire.

La liberté d'expression nous paraissait conforté, y compris sur les soi-disant réseaux sociaux, jusqu'au jour où un nouvel attentat bestial a mis au grand jour la haine et la violence qui

minent encore, au travers de l'obscurantisme religieux et sous le regard de l'inculture laïcarde, l'école de la République.

De toutes parts, la liberté est mise à rude épreuve, au point que nous risquons de perdre l'assurance de sa valeur. En ce jour de mémoire de la Réforme continuelle de l'Église, nous pouvons donc nous sentir à la fois poussés, par désenchantement, ou encouragés, par principe de foi, à demander à Dieu : quelle est notre liberté, Seigneur ?

Ce matin, il nous répond, par la voix de l'apôtre Paul : « Là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté. »

La 2<sup>nd</sup>e épître aux Corinthiens vient nous rappeler encore que la liberté chrétienne n'est pas simplement la capacité d'avoir le choix, de pouvoir s'exprimer selon sa conviction, mais qu'elle nous est donnée indépendamment de toute autonomie, indépendance ou permissivité, pour « refléter la gloire du Seigneur », pour être « transformés en son image ».

Si l'on a constaté depuis longtemps que ce grand projet divin de la liberté chrétienne était encore incompréhensible au petit citoyen libre de notre époque, nous devons admettre qu'il nous échappe tout autant, dans notre confuse quête de vie, troublée par des possibilités et facultés que nous n'arrivons pas à concilier. On s'y perd entre la liberté sans merci, genre Jean-Paul Sartre : « condamné à être libre, l'homme se choisit », et la liberté sans limites de la pub : « seul l'achat vous rendra libre »...

Oui, face à ces libertés humaines, la liberté en Christ paraît bizarre, impénétrable, compliquée : elle n'est pas moins le contenu premier de l'Évangile, le message fondamental de l'Église, et l'argument central du protestantisme.

Si l'on posait la question à un public non averti, voire même aux soi-disant « protestants de souche », pour savoir quelle était l'idée qu'ils associent intuitivement à la vie chrétienne : est-ce que la liberté serait nommée en bonne place ? On imagine plutôt d'autres réponses : l'austérité, l'abstinence, au mieux la confiance. Car dans le monde des idées et l'idée du monde que nous nous sommes faits, « religion » et liberté se contredisent frontalement. Si l'on veut rester libre, il vaut mieux fuir le régime des commandements divins et des prêcheurs angéliques qui promettent les ailes de la foi, mais ne cassent pas trois pattes à un canard.

Pourtant, Paul le dit et redit dans ses lettres : s'il y a une chose à laquelle devrait être identifiée la foi chrétienne, c'est bien la liberté.

C'est donc à proprement parler un raté total de la Réforme et de notre témoignage chrétien qu'on prête précisément au protestantisme une vision excessivement pessimiste de la liberté humaine, par nécessité dogmatique : d'abord parce que la liberté ne suffira en aucun cas pour nous sauver ; puis, parce qu'elle ne doit pas autoriser une forme de libertinisme qui minerait la bienséance chrétienne.

Le flou artistique dans lequel baigne la liberté chrétienne parmi nous est sinon un échec, en tous cas une raison de continuer à penser et à vivre la Réforme de l'Église, et non seulement de notre petit protestantisme local, mais une Réforme de la vie chrétienne qui prend en compte ses expressions multiples et sa topographie accidentée au travers les confessions et les dénominations.

Cet enjeu n'a rien de récent ni de neuf. Il y a 500 ans, Martin Luther était confronté à exactement le même pari. Car si nous avons commémoré, en 2017, la mémoire de l'évènement déclencheur de la Réforme dite luthérienne, c'est bien en 2020 que nous devrions nous souvenir des grands traités fondateurs de Luther qui ont façonné notre manière de penser la vie chrétienne, et notamment la liberté chrétienne.

C'est en 1520 que Luther publie au moins trois textes qui font de lui réellement le père de ce que nous appelons le protestantisme : d'abord la lettre « À la noblesse chrétienne de la nation allemande », puis le « Prélude sur la captivité babylonienne de l'Église », et puis, en octobre 1520 — il y a 500 ans jour pour jour —, le « Traité de la liberté chrétienne », traduit en allemand sous le titre « Von der Freiheit eines Christenmenschen ». C'est sans doute par cet écrit que Luther pense avoir résumé le tout de la vie chrétienne. Il est aussi une reprise et une interprétation magistrale de la théologie de Paul, dans l'épître aux Galates : « C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés » — Ga 5, 1 —, ainsi que du texte dans 2 Co 3 que nous avons lu : « Par la liberté qui règne entre nous, vous être une lettre vivante du Christ ».

Le « Traité de la liberté chrétienne » se compose de deux parties, l'une consacrée à la liberté de l'homme intérieur, l'autre à la liberté de l'homme extérieur. La thèse, paradoxale, qui ouvre ce traité est célèbre : « Le chrétien est l'homme le plus libre ; maître de toutes choses, il n'est assujéti à personne. L'homme chrétien est en toutes choses le plus serviable des serviteurs ; il est assujéti à tous » — « Ein Christenmensch ist ein freier Herr über alle Dinge und niemand untetan. - Ein Christenmensch ist ein dienstbarer Knecht aller Dinge und jedermann untetan. »

Voilà encore la confusion de la liberté !

Elle vient du fait que Luther fait ici le procès d'une compréhension de la liberté héritée de la philosophie grecque, qui mettait l'accent sur la seule autonomie de l'humain. La liberté dont parle Paul, et Luther dans sa suite, est autre. Cette liberté est la conséquence d'un don, le fruit de la libération par un autre, en l'occurrence du Christ.

Si l'humain pense être autonome, il fait toujours l'expérience de la négation de la liberté. Il ne peut en effet éviter la contrainte dernière, la mort. Le libre arbitre ou la liberté de la volonté ne sont donc qu'une illusion, une expression du péché qui ment à l'humain en le laissant croire qu'il serait libre et en mesure de se sauver lui-même.

Luther va donc comprendre avec l'apôtre Paul que c'est l'amour qui est le principe directeur de la réflexion sur la liberté. L'amour, en tant qu'il vient de Dieu, est la concrétisation de la liberté offerte ; il est le sens ultime de la justification par la foi. Et cet amour n'est pas pour

Luther une simple vertu humaine qui viendrait compléter la foi ; c'est un amour reçu de Dieu, il est la base de la justification par la foi.

Par la grâce de Dieu, l'humain est libéré de son aspiration à une fausse liberté. Il est libéré de sa captivité et découvre la liberté positive, la liberté de l'enfant de Dieu. Cette liberté est fruit de la grâce et elle-même grâce. L'amour est la raison et la concrétisation de la liberté offerte, qui n'est ni une œuvre, ni une qualité ni une vertu humaines, mais le don qui vient d'un autre, de Dieu et de sa parole.

La liberté chrétienne n'est pas autonomie, mouvement de l'homme vers lui-même, autolibération, mais conséquence de la Parole, fruit de l'Évangile. La liberté véritable vient de la foi, qui vient elle-même de la Parole écoutée et reçue. Nous sommes encore au cœur de la découverte réformatrice de Luther : la foi seule justifie, sans le concours des œuvres.

Seule la foi de Dieu justifie et libère ; seule la foi est efficace ; seule la foi, pour Luther, est sacrement opérant par lui-même.

Avec Paul, Luther découvre aussi que cette mise en jeu de la vraie liberté par la foi réorganise le rapport à la Loi. La découverte de la liberté humaine passe toujours par la confrontation à la Loi :

« Le ministère qui entraînait la condamnation, celui de la Loi, était déjà rayonnant de gloire ; combien plus grande sera la gloire du ministère qui fait de nous des justes ! »

La psychanalyse nous l'a confirmé : on ne grandit dans une authentique liberté qu'en surmontant la Loi ou en la remettant à sa juste place : en avant de soi, non en arrière. Le fils qu'on appelle prodigue (Luc 15, 11-32) revient vers son Père, et ce retour est tout autant constitutif de sa liberté que le départ ; il l'est même davantage, puisque le retour en grâce redonne à la figure du Père une place qu'elle ne pouvait occuper dans la conscience du fils au moment de la rupture.

C'est ainsi que la foi libère : elle donne de reconnaître Dieu comme le seul qui soit digne d'honneur ; enfin, elle unit l'homme intérieur au Christ dans une relation qu'on pourrait appeler mystique. Cette nouvelle fonction de la foi se noue dans le « Traité de la liberté chrétienne » par le célèbre thème du « joyeux échange », et qui fait encore écho à la 2<sup>nd</sup>e épître aux Corinthiens.

L'âme est débarrassée du péché, que le Christ prend sur lui, et se voit conférer les qualités qui sont celles du Christ : la liberté offerte est donc une liberté qui transforme et non seulement une liberté qui serait remise de l'extérieur sans pouvoir être intégrée. Il y a chez Luther un dynamisme quasi ontologique de la libération, un dynamisme de liberté exprimé par la métaphore nuptiale. Pourtant, Luther — qui n'était pas encore marié en 1520 ! — ne cesse de souligner que cette union est en même temps un combat, que cet échange et ce commerce sont une lutte salutaire, un *travail* de libération et non une quiétude romantique ou un calme plat.

C'est d'ailleurs par cette conscience du *travail par amour* que la liberté en Christ vise nécessairement le bien commun, et qu'elle résonne avec la liberté d'expression au sens

voltairien : « Je ne suis pas d'accord avec vous, mais je ferai tout pour que vous puissiez le dire ».

Par la conscience du *travail par amour* que signifie la liberté en Christ, nous pouvons aussi contribuer à retrouver le sens de la liberté, et surmonter la crise de la liberté dans notre monde.

Le Christ nous ouvre à une nouvelle liberté d'habiter la terre au bénéfice de toute la création ; il nous transmet une nouvelle liberté d'être ensemble en reconnaissant la fragilité de l'autre ; il nous enseigne une nouvelle liberté d'expression qui résiste à la haine et combat la violence. Par cette liberté qui règne entre nous, nous serons une lettre vivante du Christ ! Amen.